

META

Atelier d'histoire et de projet pour l'éducation

Le latin, instrument pédagogique pour tous

Francis Tilman

▪ Introduction	2
▪ Du point de vue cognitif	2
▪ Enjeu symbolique	4
▪ Du point de vue culturel	4
▪ Conclusion	5

Texte paru initialement dans *Palamède*.
Bulletin d'informations et d'échanges pédagogiques en langues anciennes,
n°1, avril 2008, p.8-12

Introduction

Si le latin est un instrument pédagogique au potentiel formatif important, il faut tirer les conclusions politiques de la chose, c'est-à-dire traduire dans l'enseignement secondaire, la possibilité d'y faire accéder tous les élèves. Le latin doit être susceptible de s'adresser à tous.

Si on pose aujourd'hui le problème du latin dans ces termes, c'est parce qu'il vient de loin et que l'estime dans laquelle on le tenait, n'a cessé de décroître. Le fait de discuter de la place du latin au premier degré me paraît être un analyseur symptomatique des transformations du statut et de l'image que le latin a connues au fil du temps : de voie royale de la formation qu'il était, il n'y a pas si longtemps encore, il en est venu à devoir se justifier et, à la limite, à encore supplier pour exister à certains endroits. C'est un état de fait sociopolitique dont il faut tenir compte.

Mais avant de revenir sur ce point, c'est-à-dire la traduction institutionnelle d'un certain nombre de convictions pédagogiques, je pense qu'il est utile de s'interroger sur le potentiel formatif du latin. L'utilité de mon exposé sera sans doute de mettre des étiquettes sur des choses que vous connaissez et que vous expérimentez. Ainsi, j'espère rendre les idées plus manipulables.

Du point de vue cognitif

Je voudrais d'abord m'arrêter assez longuement sur l'apport du latin du point de vue cognitif.

Le latin est essentiellement formateur parce que sa pratique est la compétence par excellence. Il y a de multiples sens au mot compétence et ce n'est pas par hasard que ce vocable soit devenu le leitmotiv de la pédagogie actuelle : la polysémie du terme permet de mettre tout dedans et son contraire. La compétence, dans le sens issu de l'ergonomie et de l'entreprise, c'est la capacité à résoudre des problèmes dans un contexte donné. Et s'il y a bien **une formation qui apprend à résoudre des problèmes**, c'est le latin et tout spécialement la traduction. En effet, celle-ci a toutes les caractéristiques de la résolution de problème.

L'apprenti traducteur est placé devant un problème qui dépasse sa compréhension spontanée. Il n'a pas un schéma tout fait pour pouvoir dire

que le texte qu'il a devant les yeux signifie ceci ou cela, sauf dans le cas des latinistes chevronnés évidemment, qui lisent le latin dans le texte, mais on n'est plus là dans une perspective de formation. Le lecteur-traducteur est devant un problème, une énigme, quelque chose d'inconnu. Il cherche donc à résoudre un problème par « **tâtonnement expérimental** ». J'adopte volontairement un vocabulaire qui n'est peut-être pas familier au domaine du latin, mais qui vient plutôt de la didactique des sciences.

En quoi consiste ce tâtonnement expérimental ? Le « chercheur » avance des hypothèses donnant sens aux données qu'il a devant lui. Il s'interroge. Il cherche des indices qui permettent de corroborer (ou d'infirmer) les hypothèses qu'il avance. Il procède à une première traduction qu'il « teste » et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait une formulation qui tienne la route, qui permet de rendre de compte des formes syntaxiques et grammaticales. La traduction est donc l'équivalent de ce qu'on appellerait en sciences un modèle, une formalisation.

De par les démarches intellectuelles demandées par la traduction, le latin est donc essentiellement une formation à la résolution de problème. C'est un de ses points forts dans la formation de l'esprit.

Autre élément très intéressant : le latin entraîne ce que l'on appelle en sciences **la validation**, en latin **la justification**. Elle s'exprime par la recherche de réponses à des questions du genre : pourquoi telle forme verbale, pourquoi cet accord, pourquoi ce temps, etc. ? La justification est une démarche « scientifique », une « validation » qui consiste à aller vérifier si l'hypothèse interprétative, en fait la traduction proposée, est correcte ou pas, si les nuances, l'accent, l'intention, qu'on fait ressortir dans la traduction, sont bien soutenus par des justifications de type grammatical, ... ?

Ce travail ne doit pas être accompli comme une routine que l'on cherche à acquérir parce qu'elle serait utile. Autant le dire tout de suite, la grande force du latin, c'est qu'il ne sert à rien directement. Autrement dit, si on fait du latin, on le fait pour **une utilité indirecte** et là est son véritable apport pédagogique. Cette utilité indirecte exige d'être au clair avec les jeunes sur l'objectif du cours de latin. Quand on fait faire une gymnasti-

que intellectuelle aux élèves, il est important de **préciser l'intention didactique** qu'il y a derrière la démarche qu'on leur fait faire, l'enjeu pédagogique. Sinon, après un certain temps, la pratique perd son sens et est perçue alors comme une tocade du professeur, des corvées que l'on doit se farcir pour avoir son diplôme. La routine s'installe et l'intention de la démarche est perdue. Or justement, le profit que l'on peut tirer du latin vient du sens que l'on donne au travail. Il consiste à voir la traduction comme d'un défi à relever pour être plus intelligent.

Dans la foulée, la pratique du latin développe d'autres dimensions de la formation intellectuelle, entre autres **le bon usage de sources documentaires**. Savoir se servir d'un dictionnaire, vérifier des informations dans une grammaire, créer le réflexe « quand on doute, d'aller voir », autant d'éléments formatifs que les professeurs de latin pratiquent certainement et qui sont déterminants, d'autant plus déterminants aujourd'hui que nous avons internet. Internet peut être un fléau pour l'intelligence (la source par excellence du savoir éclaté dont on ignore totalement la pertinence) en même temps qu'il peut être une source extraordinaire d'informations, si on sait manipuler une information brute, si on connaît la valeur de la source documentaire utilisée, si on sait comment interroger la source. Autrement dit, en apprenant à se servir des outils utiles pour le travail sur le latin, on apprend à faire un bon usage des sources documentaires, c'est-à-dire, tout d'abord, partir avec une intention : on sait ce que l'on cherche et on sait pourquoi on cherche. On connaît aussi la valeur de l'outil de référence. Enfin on sait manipuler la source pour obtenir l'information précise dont on a besoin. A l'opposé, comment procède aujourd'hui beaucoup d'élèves qui doivent faire un travail ? Ils vont sur le net et pratiquent systématiquement le « copier-coller ». Je suis profondément convaincu que l'exercice du latin crée le réflexe « je doute, je vais vérifier » ainsi que celui de voir les sources documentaires comme des compléments et des soutiens à son propre travail intellectuel et non pour le réaliser à sa place (pour cela on recopie une traduction existante). Il n'existe pas beaucoup de cours qui entraînent cette attitude, d'où l'importance d'un cours comme le latin qui le permet.

Le latin ne produira son plein effet formateur que s'il est accompagné d'un travail de transfert. C'est **le travail analogique** qui est décisif. Puisque le latin ne sert à rien de manière directe

(comme les mathématiques d'ailleurs), il doit être considéré comme un entraînement à des démarches intellectuelles qui se reproduisent dans de nombreux contextes. Là réside l'analogie, la compétence transversale.

On est ici au cœur d'une démarche cognitive essentielle, **l'apprentissage du transfert des mécanismes cognitifs**. Pour cela, il faut apprendre à travailler par analogie. Pour faire du latin, on prend les instruments intellectuels nécessaires pour faire du latin ; pour faire du français de même ; pour faire des maths idem, etc. ... La pleine maîtrise intellectuelle nécessite de prendre conscience des mécanismes intellectuels que l'on emploie pour travailler une discipline (quelle est ma méthode pour résoudre les problèmes que ma discipline me pose). Il est intéressant de s'interroger ensuite sur les outils cognitifs utilisés dans d'autres branches (la découverte des savoir-faire intellectuels d'une discipline s'effectue parfois plus facilement en s'interrogeant sur ceux mobilisés dans une autre branche) et se rendre compte que des mécanismes intellectuels similaires se retrouvent en tout ou en partie dans d'autres contextes, dans d'autres disciplines¹. Voilà pourquoi il est intéressant de travailler en parallèle du grec et du latin, deux branches proches et pourtant différentes. Leur comparaison facilite l'entraînement à la comparaison analogique.

Il faut donc **travailler explicitement et systématiquement l'analogie**, sinon seuls les meilleurs tirent vraiment profit de la formation, parce qu'eux, plus ou moins intuitivement ou conseillés par la famille, se rendent compte que les mécanismes utilisés dans un domaine sont semblables à ceux utilisés ailleurs. Ils trouvent ainsi la véritable utilité de leur formation intellectuelle et, dans le cas qui nous occupe, de l'apprentissage du latin.

Il faut se rappeler qu'on ne transfère jamais spontanément un apprentissage d'un contexte à un autre. Il faut donc construire **une métacognition**, c'est-à-dire pouvoir tenir un discours, avec prise de recul, sur la méthode qu'on utilise quand on exécute un travail intellectuel. La métacognition, c'est la conscience explicite des procédures mobilisées dans un apprentissage donné.

Autre apprentissage essentiel, particulièrement aujourd'hui, que permet le latin : **apprendre à se décentrer**, à entrer dans la pensée de quelque d'autre. La traduction la plus fidèle est celle qui

révèle ce que l'autre a dit. Faire fi de sa pensée pour un temps et s'imposer la discipline de se demander ce que l'autre dit exactement, telle est l'ascèse fondatrice de son identité et du dialogue : « j'existe parce que je suis capable de comprendre quelqu'un d'autre, de restituer sa pensée ; je peux dialoguer avec lui et donc être plus au clair avec ma propre pensée, parce que je peux caractériser la sienne ». Je suis fort convaincu de l'utilité sociale de ce type de posture personnelle. La pratiquer implique aussi une opposition au spontanéisme, à l'impulsivité : il faut prendre son temps, on ne peut traduire tout suite et découvrir que le discours étudié peut être un discours cohérent, sensé, articulé. A travers cela, on apprend que la pensée se construit progressivement et par approximations progressives. On abandonne cette idée d'un savoir spontané, que l'on découvre tout d'un coup, au profit de l'image plus adéquate d'un savoir qui s'élabore graduellement.

Enjeu symbolique

Le latin porte sur le dos l'antithèse de ce que l'on veut de l'école démocratique : il est considéré comme l'instrument de sélection par excellence. Et de fait, le latin a été un instrument utilisé par les classes bourgeoises et aristocratiques pour se reproduire culturellement. Tout d'abord, l'école a fonctionné de telle façon que le latin a été longtemps réservé aux enfants de ces seuls groupes sociaux. De plus, parce que le latin ne servait à rien, c'était un outil de distinction dans la culture bourgeoise et aristocratique, à l'opposé de la formation professionnelle qui était utile. Dans le gratuit, là réside la distinction. De plus, trouver la culture latine chez quelqu'un d'autre était un signe d'identification de classe. Si l'on veut un autre usage social du latin, il faut tenir compte de cet élément, de ces faits historiques.

Aujourd'hui, on doute du latin et on observe un glissement inacceptable d'une critique de son usage élitiste à une mise en question de sa valeur formative sur le plan intellectuel. Parce que c'était un instrument sélectif, on oublie son potentiel formatif, et le discours politique le condamne pour cette raison. Le jugement est sans appel : le latin est complètement dépassé ; il était l'instrument de la formation des élites du passé ; cette époque est aujourd'hui révolue².

C'est évidemment faux, comme je l'ai prouvé plus haut, mais la croyance est forte. Dès lors, il est même nécessaire d'utiliser une ruse pour justifier son maintien en s'exclamant combien le

latin est utile pour le français ! Mais le latin est utile pour le latin ! Certes aussi pour le français... Il est incontestable qu'en cherchant, dans la traduction, la formulation la plus adéquate afin de rendre au mieux les nuances et les subtilités d'un texte, on entraîne la capacité à rédiger et partant, le vocabulaire, la syntaxe et l'orthographe du français. Mais, pour moi, l'utilité pour le français est un dérivé de l'étude du latin, qui s'ajoute à toute la richesse formatrice de la discipline. On a souligné plus haut combien son intérêt pédagogique dépasse largement la simple perspective de l'appoint au français.

Du point de vue culturel

Nous avons à faire aujourd'hui, dans nos écoles, à une génération d'**immémorants**. A présent, on valorise l'homme mobile, tourné vers le futur, se fichant du passé, sans référence à la fidélité et à ses sources. Or, il est absolument nécessaire à l'homme de savoir d'où il vient. Le présent a une origine et n'est pas le produit d'une génération spontanée. En travaillant autour d'une langue millénaire, d'une civilisation qui a laissé des traces, on glane des informations culturelles. Plus quelqu'un connaît des éléments culturels du passé, plus il peut profiter des productions culturelles de l'histoire qui ont façonné le présent et dont de nombreuses traces, insignifiantes en elles-mêmes, existent toujours. L'érudition est un besoin pour construire une identité de société. La pratique du latin en est un facteur.

Le commentaire de texte permet replacer un texte dans son contexte, une pensée dans son époque. Il permet de faire comprendre qu'une civilisation, cela existe. Une civilisation est une langue, qui structure la pensée, des institutions, des pratiques politiques, une économie, des conceptions morales et éthiques propres, une culture en somme. Une civilisation, c'est évidemment aussi un certain nombre d'expressions artistiques, des valeurs qui se traduisent par des œuvres d'art. Le commentaire et les excursus culturels qui accompagnent l'étude d'un texte me paraissent décisifs pour se familiariser avec ce qu'est une civilisation et faire comprendre de l'intérieur et par analogie, que les thématiques découvertes à travers le texte sont des thématiques, mutatis mutandis, encore les mêmes aujourd'hui par rapport à des enjeux culturels, politiques, économique et sociaux. On ne justifie pas le latin par le fait que cela éclaire directement le présent, mais que, par analogie, il permet

l'examen de questions d'aujourd'hui par le traitement de questions similaires dans le passé.

L'imaginaire et les mythes. L'imaginaire social comme l'imaginaire mythologique sont nécessaires à toute société. Et la mise en perspective de ces faits par les textes permet une nouvelle fois l'analogie. Reconnaître une place à l'imaginaire me paraît être salutaire à l'hygiène mentale. L'examen de la mythologie antique rencontre le désenchantement affiché de notre monde d'aujourd'hui et pose la question : puisqu'il n'est pas possible à une société de vivre sans mythes, où résident les mythologies contemporaines et en quoi consistent-elles ?

Finalement, le latin permet de réfléchir à notre **identité d'occidental**. L'occident culturel n'existe qu'à travers le fait que les élites de l'Europe et d'Amérique du nord ont partagé pendant des siècles la même culture commune, latine comme chrétienne d'abord, scientifique ensuite, à travers la lecture et le commentaire des mêmes auteurs. Ainsi, une unité culturelle transversale, faite des mêmes références de pensées, ont créé une identité au-delà de la diversité des cultures locales. Ainsi la pratique du latin pose la question bien actuelle du rapport entre l'universel, le communautaire et le particulier.

Conclusion

Il faut redonner une place au latin, porter un nouveau regard sur celui-ci comme instrument éducatif. Le latin permet-il une démarche formative riche ? Oui, sans aucun doute. Cependant, quand on observe la réduction du nombre d'heures de cours accordées aujourd'hui au latin au premier degré, on serait presque tenté de parler de « chefs d'œuvre en péril ». Alors au nom d'une option démocratique, il est indispensable de le proposer à tous dans le secondaire. Il faut **rendre démocratique un instrument formatif puissant**. Il faut offrir cet outil performant à tout le monde et précisément aux milieux populaires et à ceux qui n'en perçoivent pas l'utilité et pensent même le contraire.

Pour ce faire, il convient de s'appuyer sur quelques idées.

L'une d'entre elles consiste à modifier le rapport au savoir des jeunes et des parents des milieux populaires. Selon l'origine sociale, on a une représentation de l'utilité du savoir et de la manière dont on apprend. Celles-ci varient selon la

culture des différentes classes sociales. Donc en faisant semblant que l'école est la même pour tout le monde, sans tenir compte des origines culturelles différentes, on ne fonctionne que selon un schéma culturel qui est celui des classes supérieures qui, elles, savent à quoi sert le latin. Aux élèves des milieux populaires, il faut donc affirmer l'inutilité du latin, en leur disant « vous faites du latin parce que vous le valez bien ! Vous avez droit à connaître un formidable instrument de formation intellectuelle. Vous êtes capables, aussi bien que d'autres, de profiter de l'enseignement de qualité qui vous est proposé ! ».

Comme on le voit, il faut donner le goût du latin, séduire un public, faire connaître ses attraits. Aux professeurs de latin, il faut affirmer qu'ils doivent « vendre » leur produit, et ce n'est pas une honte que de faire la publicité d'un produit à haute valeur éducative, afin de le destiner à tous.

¹ On parle dans ce cas de **compétences transversales**. Pour un approfondissement de cette notion, voir Tilman F., « Définir les compétences transversales pour les enseigner », sur le site de l'association *Le Grain, Atelier de pédagogie sociale* (www.legrainasbl.org) et aussi Dufour B., « Des compétences transversales à l'école », in *inDIRECT*, n°6, 2007, p.67-86.

² Les mathématiques, qui ont été tout autant que le latin (et sont toujours) un outil de sélection, sont, elles, valorisées parce qu'elles sont censées être utiles. Il serait facile de montrer que c'est une illusion, sauf pour la préparation à quelques professions. La valeur de l'enseignement des mathématiques dans le secondaire général réside, elle aussi, dans le développement cognitif que les maths permettent et non dans leur utilité fonctionnelle.